

# LETTRE À ANDREA COSTA SUR LE PARLEMENTARISME

Supplément au n°1 de *La Plebaglia d'Imola*, 25 mai 1890.

Je reçois ta lettre d'hier, la proposition que tu me fais m'a étonné, après ce que tu sais de moi et ce que je t'ai personnellement répété à Paris. Je regrette beaucoup, mais je ne peux absolument pas accepter.

A part les raisons d'ordre général qui conseillent à un parti de s'abstenir d'aller aux urnes, et que je ne vais pas te redire à nouveau, il me semble que si exception il y a dans cette circonstance, elle est de nature à rendre plus que jamais nécessaire, pour les anarchistes, une conduite qui ne prête pas à équivoque et qui les distingue de ceux qui votent.

Le discours par lequel tu as marqué la fin, pour l'instant, de ta carrière parlementaire, ta lettre à propos de la candidature Menotti Garibaldi, ton adhésion au *Congrès Radical*, l'unanimité de la «*démocratie*» en ta faveur, tout cela, à mon point de vue, demanderait certes une réponse des socialistes, mais pas celle que tu envisages.

Bien que je croie en comprendre les raisons, ou peut-être justement parce que je les comprends, je déplore cette tendance à la fusion entre les partis socialistes modérés et légalitaires d'une part, et les partis bourgeois soi-disant avancés d'autre part - et je n'en attends rien de bon.

Voir les leçons de la France et de l'Allemagne.

Quoi qu'il en soit, pour que la prochaine révolution, qui est inévitable, ne soit pas une désillusion totale, je crois nécessaire qu'il subsiste dans tous les pays au moins un noyau, pur de toute compromission bourgeoise, qui puisse lever haut le drapeau du socialisme et combattre pour sa réalisation pleine et entière. Et ce noyau, ce parti, ne peut être que celui des anarchistes.

Je crois que les anarchistes trahiraient le mandat que les circonstances leur ont confié si jamais ils se laissaient entraîner - même à titre exceptionnel, ou à titre individuel ou de protestation - à des concessions qui porteraient atteinte à leur caractère de révolutionnaires et les rapprocheraient des partis bourgeois qu'ils ont pour mission de combattre à mort. De combattre, cela va sans dire, en tant que classe et en tant que parti, tout en cherchant à attirer ces éléments du peuple et tous ces gens sincères qui, par ignorance, par tradition ou pour des raisons affectives d'ordre personnel, se sont fourvoyés chez les ennemis, conscients ou non, du peuple et de la révolution.

Quant à la proposition de Crispi - enlever leurs droits électoraux à une certaine catégorie de condamnés, parmi lesquels nous sommes toi et moi - je crois moi aussi que la Chambre l'approuvera. Mais cela ne m'émeut pas; pas plus que si, demain, le patron de tout autre lieu infâme où je ne vais pas et ne veux pas aller par sens de la dignité, voulait s'amuser à établir des conditions qui m'en fermeraient l'entrée.

Cette loi d'exclusion sera à notre avantage si les socialistes savent l'accueillir avec l'indifférence de rigueur et y répondent en abandonnant la lutte électorale une fois pour toutes, pour se préparer moralement et matériellement à la révolution. Ce serait au contraire un grand malheur si, n'ayant pas tiré les leçons des expériences passées, les socialistes voulaient tenter d'obtenir son retrait à coup de votes et s'égareraient ainsi, pour des années encore, dans une agitation endormante et corruptrice.

Du reste, cette proposition est une nouvelle preuve de la façon dont le pouvoir obscurcit l'intelligence de l'homme en le flattant. Maintenant Crispi veut à tout prix fermer la porte de Montecitorio à des socialistes qui, après tout, (tu en conviendras) l'ont bien peu gêné il y a quelques années, quand le pouvoir ne l'avait pas encore rendu maniaque. Mais jadis, il écrivait dans *La Réforme* avec une tout autre clairvoyance, à propos de ta première candidature précisément, que la meilleure façon de désarmer les partis subversifs était de les attirer dans l'orbite parlementaire; et il disait, sous cette forme ou sous une autre: «Celui qui est parmi nous est ou devient comme nous».

Cher Andréa, comme tu le vois, je ne discute pas et ne mets pas en doute tes bonnes intentions, mais tu sais bien que les intentions ont peu de poids face à la logique de la conduite. Tu sais bien qu'après avoir transigé une première fois, sept compagnons et toi, vous en êtes arrivés là où vous ne vouliez certes pas en arriver et où vous n'aviez pas prévu d'en arriver.

Laisse donc les anarchistes rester fermes à leur poste; toi et les autres, vous serez bien contents qu'il y en ait qui puissent un jour vous offrir l'occasion de revenir sur vos pas.

Notre programme - celui des anarchistes - est clair.

Propagande et action pour une révolution qui se propose la mise en commun de la richesse, l'abolition de tout gouvernement; l'organisation spontanée, du simple au complexe, d'une société harmonique basée sur la solidarité. **NE PAS PARTICIPER AUX ÉLECTIONS**; participation active et, quand c'est possible, initiative dans tous les faits qui tendent à élever la conscience populaire et à propager l'esprit de révolte, à habituer le peuple à exiger et à prendre ce qu'il comprend peu à peu être son droit, et à enlever tout prestige au système de la représentation et de la délégation.

Dans cette voie tracée par ce programme, je suis prêt à coopérer avec tous, sans intolérances, ni caprices personnels, et je crois que c'est là la disposition d'esprit qui prédomine dans le camp anarchiste.

Nous acceptons le concours de toutes les forces qui, à un moment donné, se trouveraient engagées sur la voie que nous suivons; nous l'acceptons sur le plan de la propagande, sur le plan de l'agitation, sur le plan de l'action. Mais des transactions et des concessions, nous ne pouvons pas et nous ne voulons pas en faire.

Je m'explique: nous croyons être plus avancés et, au fond, c'est bien ainsi que nous voyent nos adversaires. Nous pouvons, nous devons accueillir quiconque avance, et dans la mesure où il avance: reculer pour nous rapprocher des autres, nous ne le pouvons pas sans aller vers notre déclin et mourir.

**Errico MALATESTA.**

-----